

L'ÉLECTEUR

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 53.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 11 Mai 1867.

L'ÉLECTEUR,

JOURNAL RÉDIGÉ DANS LES
INTERETS DÉMOCRATIQUES

PAR
UN COMITÉ DE COLLABORATEURS.
PARAIT LE SAMEDI.

An No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit, et au moins un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :	
1 insertion	\$ 0.35
2 "	0.63
3 "	1.25
4 "	2.00
5 "	3.57
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :	
1 insertion	\$ 0.50
2 "	0.85
3 "	1.50
4 "	2.00
5 "	5.00

Toutes lettres, correspondances, etc. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD et Cie. Éditeurs. Propriétaire Rue St. Marguerite, No. 47.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

11 MAI.

Le chant d'un Cygne.

ÉPIQUE DE LA RETENUE DES CLASSES.

INTRODUCTION.

Je suivais hier la rue Joubert, qui aboutit, comme chacun sait, au lycée Bonaparte.

C'était l'heure de la sortie des classes, car une meute de jeunes citoyens, piaillant, sautillant, heurtant aux boutiques et agaçant les chiens, s'était abattue autour de moi.

Moitié par prudence, moitié par curiosité je me rangeai le long de la muraille, adossé à une porte et regardant passer l'essaim des grands ou des petits hommes de l'avenir. Alternative mystérieuse ! Problème à plusieurs centaines de tête ! Secret de demain ! Quelle belle tirade n'écrirait-on pas sur un sujet d'une actualité aussi neuve et aussi vieille, tout à la fois !

Or, cette tirade, j'avais commencé à la penser tout bas, lorsque mes yeux furent soudain attirés par un papier qui venait évidemment de tomber sur le trottoir.

Qu'était-ce ?

Quelque brouillon de thème latin ? quelque fragment de version grecque ? quelque page d'arithmétique ? Non, car le papier affectait à ne pouvoir s'y méprendre, la forme d'une lettre. Diable ! La rencontre devenait plus intéressante alors.

La lettre gisait, le côté de l'adresse tourné vers le sol, ce qui me permit de m'apercevoir qu'elle était décachetée. Nouvel aiguillon. Mais moi, je ne résistai pas !

Justement à ce moment-là l'avalanche avait cessé ou du moins était interrompue. Personne ne pouvait être témoin de l'acte, peut-être il

gèrement indiscret, que j'allais commettre. Vivement, je me baissai : une, deux, le tour était exécuté avec une adresse digne d'un prestidigitateur.

Une fois en possession du manuscrit, je fis quelques pas de l'air le plus naturel. Je tournai le coin de la rue Caumartin, afin de m'assurer que je n'étais point observé et m'engageai dans le passage du Havre, où je ne tardai pas à me perdre dans la foule.

C'était l'instant de déguster ma trouvaille. Avec précaution je la tirai de la poche dans laquelle je l'avais enfermée. Je ne m'étais pas trompé ; c'était bien une lettre, décachetée, comme je l'avais supposé. Oh ! oh ! quel cachet colossal et de bizarres dimensions !. Quelles pouvaient être ces armoiries, si vastement étalées ?

Des palmes entrelacées ? Je ne connaissais pas jusqu'ici ce genre de blason, mais heureusement, pour me renseigner, il y avait une inscription autour des palmes. Probablement une devise... celle du signataire.

Ce que j'avais pris pour une devise, c'étaient, profondément, quoique irrégulièrement gravés dans la cire, les mots de : LYCÉE ***.

L'épître avait été faite de mieux, scellée avec un bouton de lycée. Le premier indice en faisait prévoir la provenance. Je n'eus plus d'incertitude, lorsqu'en passant à l'inspection du revers de l'enveloppe, j'y déchiffrai, à travers les écarts d'une écriture fantaisiste, cette suscription caractéristique :

Monsieur,

Monsieur Jules Deschenets,

élève de troisième, première division,

à l'institution Gratteloup,

suivant les cours du lycée impérial Bonaparte.

(pour remettre à lui-même.)

J'avais affaire à des épanchements intimes, entre confrères-écoliers ! Cette perspective promettait ; elle devait tenir encore davantage, car...

Mais toute analyse serait insuffisante et dénigrerait cet intéressant morceau, sans vous en donner une idée exacte. Ce qui fait que j'ai préféré vous l'offrir *in extenso*, en me bornant à redresser ça et là les crochets d'une orthographe trop indépendante.

Voici donc ce que je lus :

* *

De l'étude, 6 heures du matin.

" Mon cher Jules,

" C'est la mort dans l'âme que je t'écris, pendant que mon affreux pion me croit occupé à traduire une version de Quinte-Curce sur Alexandre chez les Oxydraques.

" J'ai mis à côté de moi un gros dictionnaire que j'ai l'air de feuilleter de temps en temps pour me donner une contenance, car mon cœur débordait et il fallait que je te parle seul à seul à toi qui, pendant toutes les vacances, as été le témoin de mes joies, le confident de mes émotions.

" Je suis rentré avant-hier, comme je le craignais. C'est la bonne qui m'a reconduit, m'amenant n'ayant pas osé assister à cette scène de séparation. Quant à papa, il est allé aux Variétés, voir la *Liberté des Théâtres*, où il n'a jamais voulu m'emmener, mais où nous sommes allés en cachette tous les deux avec l'argent qu'on nous avait donné pour nos prix.

" Te rappelles-tu la demoiselle qui jouait si bien du violon et celle qui... J'en étais la de ma lettre, mon vieux, quand le

pion, qui était venu sur la pointe du pied derrière moi, m'a mis debout au milieu de la salle pour une demi-heure. Toujours des humiliations !

" Heureusement qu'il n'a pas pincé ma lettre, que je reprends pendant la récréation du petit déjeuner, vu que j'ai donné pour prétexte à rester dans l'étude que je m'étais foulé le pied hier, en forçant le cinquième sauto-mouton.

" Je te disais donc que j'étais rentré avec ma bonne, que j'ai décidée à prendre le plus long, par les Champs-Élysées, pour regarder, une dernière fois les cafés chantants et faire un tour de chevaux de bois avant de dire adieu à la vie.

" Car je me considère comme enterré vivant dans ce sépulcre qu'on appelle un collège. Tu ne sais pas ce que c'est, toi qui a la chance d'être externe libre et de pouvoir te promener quatre fois par jour dans des rues où il passe du monde, au lieu d'être calfeutré entre les murs d'une prison, où, sans compter, papa a dit que cette année je ne sortirais qu'une fois par mois, à moins que je n'aie des exemptions.

" Aussi tu ne te figures pas ce qu'on souffre. Par moments, j'ai envie de faire un malheur — et au réfectoire, j'ai essayé, pendant deux repas, de ne rien manger pour tomber malade, mais hier c'était le jour de la salade et je n'ai pas pu y résister. Je suis bien lâche, n'est-ce pas ?

" Ne m'accuse pas, Jules. Plains-moi plutôt, car je suis bien malheureux. Ai-je besoin de te dire que je ne peux rien faire ; ce qui m'a déjà valu deux retenues et cent vingt fois à copier les deux premières scènes d'*Æther*, une pièce qui m'avait déjà assez ennuyé quand mon oncle m'a conduit, le mois dernier, aux Français, la voir jouer avec une musique à porter le diable en terre.

" Mais peu m'importeraient les persécutions, si je pouvais la voir, ne fût-ce qu'une minute, à la sortie de la classe, la voir, elle, ma cousine Léonie, à qui je suis bien que j'ai donné mon existence entière.

" Te souviens-tu d'elle, le jour où tu es venu avec nous, faire une partie d'anos de Montmorency. Te souviens-tu de ses quinze ans, de son chapeau de paille avec un ruban rose, de sa robe à petites rates lilas, de son sourire... Elle était plus belle encore que la demoiselle qui jouait du violon.

" Vois-tu, je ne sais pas au juste ce que c'est que d'aimer, mais ce doit être cela, car j'éprouve tout ce que j'ai lu dans un roman du *Journal pour tous*, que j'avais chipé à noire portier de Ville-d'Avray.

" Pour elle je me sentirais capable de faire les choses les plus extravagantes, de combattre des monstres, d'avoir tous les prix de concours à la fin de l'année et de provoquer en duel le pion lui-même.

" Et pourtant, quand j'étais près d'elle, je ne savais que lui dire. Tout le temps de la partie d'anos, je lui ai parlé des morceaux choisis de Noël et Chapsal et de la *Henriade* qu'il paraît qu'on lui fait apprendre à sa pension. Mais c'est égal, j'étais heureux tout le temps.

" Tandis qu'aujourd'hui... Pour comble, la veille de ma rentrée, papa en dinant a dit comme ça à maman : " Apprends, tu sais qu'il est question de marier Léonie l'année prochaine avec le fils d'un agent de change."

" La marier ! À ces mots les idées les plus folles m'ont traversé le cerveau. J'ai pensé à l'enlever. Oui, à l'enlever, mais papa, c'est comme un fait exprès, vient encore de m'en dire mes semaines. Au lieu de cinq francs, je n'ai plus que deux francs cinquante, et cette somme est insuffisante à des aventures dont on ne peut d'avance prévoir l'issue.